

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 42 (2005)
Heft: 1630

Artikel: Tokyo : le chalet suisse au pays du sumo
Autor: Danesi, Marco
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1013379>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le chalet suisse au pays du sumo

Chronique à la frontière de deux mondes séparés. D'un côté, la compétition étouffante de la lutte traditionnelle. De l'autre, la routine mélancolique d'une poignée de Suisses établis à Tokyo.

Deux colosses à moitié nus bavardent sur le bas-côté. Ryogoku se réveille à peine. Les employés courent déjà ce faubourg pâteux à l'ouest de Tokyo, huit millions d'habitants au centre d'une agglomération qui en compte trente, plus les typhons et les tremblements de terre (1 500 par an en moyenne). Derrière une vitre, de jeunes *rikishi* labourent une piste en terre battue, le *dohyo*. Les touristes bavent de plaisir. Ils flashent la chair à photo des concurrents. Le sable humide colle à leur peau de bébé. La *heya*, l'écurie de sumo, gronde de cris et roucoulements. Le spectacle est gratuit. Il y a des gros et des minces. La force appelle la technique. Il faut grossir et maîtriser le répertoire de prises chères à la tradition. Les lutteurs enchaînent les assauts. Celui qui gagne continue jusqu'à la défaite. La troupe intervient à la fin de chaque combat pour séparer les adversaires et prendre la relève.

Mille deux cent cinquante Suisses vivent au Japon. L'un d'eux est consultant financier à Tokyo. Après un séjour linguistique, une banque l'envoie en mission à la cour du yen et de la deuxième puissance économique de la planète. D'un poste à l'autre, il court les sociétés et les cabinets. Il vient de quitter sa dernière place. Il attend les chasseurs de tête. Le mobile allumé en permanence, il mise sur la réputation acquise dans le secteur de l'analyse boursière. Comme lui, d'autres célibataires mâles mènent une existence dédoublée. A la japonaise mais prisonniers de petits cercles de semblables qui finissent par tourner en rond. Le travail, parfois harassant, comble la solitude dans laquelle ils se morfondent non sans complaisance. La recherche compulsive de filles et de sexe use leur énergie. Et les transforme en expatriés, partis de chez eux sans être arrivés ailleurs, en suspens.

Les entraîneurs, assis aux bords du ring, fument et boivent leurs limonades tièdes. Ils jaugent les attaques et les défenses. De temps en temps, ils sermonnent les athlètes qui écoutent dociles. Bouffis de contrition. Ils transpirent. Surtout quand ils poussent et repoussent d'un bout à l'autre du cercle, en guise de punition, un camarade qui pèse de tout son corps sur leurs bras ankylosés. Parfois ils enchaînent quelques tours à genoux, les yeux couverts, tandis qu'un gros méchant écrase leur tête cramoisie. On boit de l'eau à la louche et on crache. Les ébats ont démarré à l'aube. A jeun. Le repas attend midi. Un ragoût moelleux (le *chanko*), en abondance pour les anciens, les restes pour les apprentis. Le sommeil les engraisse (150 kg pour les poids lourds). Les lutteurs vivent dans un immeuble anonyme. Comme frères et frères, en multipack. Au rez-de-chaussée, la salle d'entraînement vaut un studio étrié. Une vingtaine de champions se presse sous un plafond bas, laqué de néons. L'air circule mal. Ils passent leur récréation dans un hall sombre et minuscule.

Ce texte fait partie d'une série de reportages réalisés à Tokyo par Marco Danesi après avoir remporté le prix Pascal-Arthur Gonet en 2004.

Le chalet suisse se moque des temples en bois ciré érigés à la gloire de Bouddha. Il brasse gruyère d'importation et vin blanc de la Côte (quarante francs la bouteille). Planté au cœur de la ville basse (la *Shitamachi*), le gîte, mi-alpin mi-tropical, remue les petits drapeaux à croix blanche arrimés à son toit. A côté, un cimetière dresse ses stèles grises devant des mausolées asséchés. Une suite monotone de tombeaux quadrille la nécropole, une petite cité de jardins en pierre envahis par les mauvaises herbes. Les dames occupent le chalet tout l'après-midi pour un thé et quelques carrés de chocolat Suchard ou Camille Bloch. Le propriétaire, constructeur, gardien des traditions du foyer, a quitté Morges il y a une dizaine d'années. Il a traversé Oural et Sibérie avant d'épouser une riche héritière. Une fois trouvés les capitaux, en un tour de main, il a investi dans l'hôtellerie et bâti une reproduction fidèle de nos mesures.

Après une série de duels, on balaie et on sale le terrain au nom des dieux. Une litanie grave et virile accompagne les exercices d'assouplissement. Tout le monde s'applique. Coude à coude, les lutteurs filent une chorégraphie inoxydable. Les mouvements se répètent, égrenés comme un chapelet. Les entraîneurs se racontent de bonnes blagues. Ils rient fort. Ensuite, les mêlées reprennent. Des corps à corps liquides. Le choc brouille la vue. Les muscles purgent l'adrénaline. L'issue de l'affrontement se décide en quelques secondes. La violence récite sa liturgie, vite faite, bien faite. Il est dix heures. L'entraînement s'achève.

Près de mille lutteurs professionnels vivent à Ryogoku. L'association japonaise de sumo encaisse recettes et droits de télé. Elle verse les salaires et impose sa loi avec la bénédiction du Ministère de l'éducation. Les pseudonymes des lutteurs sont des marques déposées au profit de l'association. Depuis quelque temps, le sumo se mondialise. On compte déjà cinquante étrangers en activité. Pour la première fois en 2003, un sumotori mongol a été promu au rang de *yokozuna*, grand champion.

La fondue tourne court. Les amis japonais invités au repas aiment la Suisse. Trois voyages à leur compte. Zermatt, Kappelbrücke et Tessin sont des souvenirs à raconter en bon anglais. Le chalet renvoie l'odeur acide du fromage. Elle s'incruste dans la moquette vert foncé. Le faux gazon gondolé ravit les rentières du voisinage. Le dernier typhon a laissé quelques traces de pluie. Elle a traversé l'isolation défailante. A neuf heures, on ferme.

A Tokyo, «on trouve l'Amérique en cherchant le Japon» s'exclamait Nicolas Bouvier. Il arrive aussi que l'on tombe sur une Suisse de pacotille. Bruyante et râleuse. Contre l'ambassade, un recoin de snobs et d'incompétents, et contre le président de la Confédération en visite sur l'archipel, trop occupé à parler import-export avec politiciens et managers pour s'occuper de ses compatriotes.

md